

Le jardin d'oedème

Yvan Bienvenue

Number 121, Spring 2009

La peau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1623ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bienvenue, Y. (2009). Le jardin d'oedème. *Moebius*, (121), 83–88.

YVAN BIENVENUE

Le jardin d'œdème

« Hostie qu't'es laid ! » qu'elle a dit – qu'elle lui a dit – en le dépassant. Elle marchait avec une copine. Elles se sont mises à rire. C'est fou la bêtise et l'insouciance d'une adolescente. C'est fou la violence et la cruauté des êtres. Jonas, lui, n'a pas ri. Il a senti sa tête s'engourdir, comme si on l'avait giflé. Puis ses joues sont devenues rouges et brûlantes – un mélange de honte et de désespoir. Il ne s'est pas retourné pour demander pourquoi, pourquoi elle avait dit ça, lui avait dit ça.

Peut-être qu'il acquiesçait, qu'il trouvait juste que quelqu'un exprime enfin tout haut ce qu'il savait depuis toujours tout bas, en dedans de lui, pour lui-même. La rougeur de ses joues n'exprimant soudain que sa honte d'être découvert, ou pis encore, de prendre conscience que tous savaient aussi depuis toujours et qu'on lui avait toujours tu savoir. Tel l'empereur dénudé par l'enfant qui s'exclame, par les croquants qui s'esclaffent. Il se peut aussi qu'il n'acquiesçât pas, qu'il avançât seulement, groggy. Il était à l'âge d'attendre un premier mot d'amour, mais de premier mot...

Jonas est rentré chez lui, ce jour-là, la tête entre les jambes. Ce jour-là et les jours qui suivirent. Il a changé de chemin, le lendemain, pour rentrer chez lui. Le lendemain et les jours qui suivirent. Le temps a passé. Il n'a jamais revu celle qui dit ; celles qui rient. Hélas, maintenant, elles riaient toutes dans sa tête. Le sourire de chaque femme qu'il croisait lui faisait rougir les joues. Toutes le croyaient timide, mais il n'était que giflé.

Une vie à se trouver moche, les hommes n'en parlent pas. Ils se coupent les doigts à l'ouvrage, se disloquent, se

pètent les genoux. Ils n'ont plus de cœur. Avoir un cœur ferait trop mal. Le temps passe et ils meurent. Jonas était de ces hommes qui n'oublient rien, mais décident de ne pas y penser. Anonyme d'une hommanité poignardée dans le dos.

Il a bien connu quelques femmes, soûles. Quelques femmes, avec qui une baise restait imputable. Un accident n'engage personne. La détresse excuse tout. Parce qu'il fallait bien un peu, beaucoup de détresse pour baiser Jonas; le prendre dans sa bouche; le laisser venir en soi. Avez-vous déjà vu un homme qui tremble quand on lui ouvre les bras? Quand on lui ouvre son sexe? Oui? Vous avez déjà couché avec Jonas!

*

Lorsqu'il avait eu trente ans, Jonas avait relu les cahiers de sa laideur. Plusieurs cahiers réservés aux écrits du moche. Cahiers dont il avait entrepris l'écriture tout jeune et qui portaient le titre $E:MC^1$, $E:MC^2$, $E:MC^3$... Une quinzaine de cahiers. «Écrits du Moche Calice!» tome 1, 2, 3... Le choix du titre était aussi pratique que prudent. Personne n'ouvre curieusement un cahier dont le titre rappelle les mathématiques, la chimie ou la physique.

Il avait relu ses cahiers comme un touriste relit ses cartes postales jamais envoyées; comme les carnets d'un voyage qu'on n'a jamais fait. Sa vie comme un voyage qu'il n'avait jamais fait. La vie d'une sculpture tétanisée dans un surplace paranoïde, qui s'invente ce que les passants pensent d'elle.

Puis il y avait mis le feu, pour s'en libérer comme un enfant qui étouffe dans son costume de monstre tant il a grandi, les années durant, avant d'arriver à en défaire la fermeture éclair, un siècle après une certaine Halloween.

Le temps pourrait dire si le geste l'avait affranchi, mais le temps n'est pas bavard.

*

Ce matin-là, Jonas s'était bien levé. Ça arrive. Il y a de ces matins où l'on se dit: «Quelle belle journée!» Peu

importe les malheurs du monde. Peu importe la couleur du ciel. Ça arrive. Ce matin-là, il faisait beau. Le journal télévisé n'avait rien de grave à annoncer. Des enfants jouaient dans la ruelle. Le petit couple de l'autre côté du mur gémissait de plaisir. Pour une fois, ça faisait sourire Jonas. Il y avait de quoi. Jonas avait un rendez-vous. Une femme sobre. Elle devait le rejoindre au café vers quinze heures. À cette heure-là, la pression est moins forte. On sait qu'on ne fera que jaser. On se voit pour jaser; passer un peu de bon temps, de bon temps pudique en société. Au plus, faire savoir au monde que, oui, on est ensemble ou on sera peut-être ensemble bientôt. Ensemble comme quand on est ensemble. Comme quand on se frôle du corps. Quoiqu'on ne sait jamais. L'après-midi, il fait bon de s'étendre un peu et... vous savez. Vous savez! Mais habituellement, c'est à vingt heures qu'on n'est pas sûr de pourquoi on se voit. Plus tard, il n'y a pas de doute. Plus tard, on prend un verre. Et le verre c'est de la peau easy.

Le café était à deux pas. Jonas pouvait flâner jusqu'à quatorze heures cinquante-cinq. Cinquante-huit, en courant. Mais on ne court pas pour un premier rendez-vous. À moins de vouloir donner un avant-goût de l'allure qu'on aura après. Après le corps à corps.

Il était neuf heures quand est apparue la première plaque. Une simple rougeur, qui démange. Puis un peu partout, des papules, des cloques, des œdèmes. Une sensation de brûlure et de prurit général.

*

Il y a de ces affections qui sont certes handicapantes, mais combien «gênantes», dans toutes les acceptions: entrave, embarras et intimidation. Parmi elles il y a l'urticaire. La bonne vieille urticaire dont on ne sait à peu près rien. On comprend ce qui se passe, mais on est réduit aux hypothèses pour ce qui est de son étiologie. Tout ce que je peux dire c'est que comme plusieurs, à ma première crise, j'ai eu peur de mourir. En fait à chaque crise j'ai un peu peur que ça ne s'arrête plus, que ça progresse, que ça s'aggrave et qu'on me retrouve mort dans une position humiliante avec un air de pestiféré. Faut dire qu'à l'œil,

c'est impressionnant une crise d'urticaire. Comme les miennes, je veux dire. Non, non, je n'ai ni la folie des grandeurs ni de canne à pêche. Je fais de l'urticaire géante, chronique, idiopathique. Un cas de paparazzis. Je le jure. Ils étaient là les chercheurs, avec leurs appareils photo, pour documenter le cas lors de mon premier passage à l'hôpital. J'ai dit « Non ! Pas de photo s'il vous plaît. »

Oui, je sais, je vous raconte l'histoire de Jonas. C'est lui le héros, pas moi. Je voulais juste témoigner de toute la douleur. Je parle de moi de façon solidaire. Un jour je vous en dirai plus si le cœur ne vous en dit pas. À quoi me servirait-il, autrement, de répéter ce que le cœur vous en dit ? La seule chose que j'ajouterai c'est que je crois que les lâcheurs de vents ont quelque chose à voir là-dedans. Ils ne sont pas étrangers à la crise. Une forme de pollution de l'air et de l'air. Celui qu'on respire et celui qu'on a. Je le dis parce que l'autre jour, dans l'autobus, j'étais assis aux côtés d'une lâcheuse de vents. Elle s'appelait Rose. La Rose des vents. Son fils édenté, assis en face de nous lui parlait :

— Rose ! Rose ! qu'est-ce qu'on mange à soir ?

— Des flageolets.

— Encore ?

C'est à ce moment que j'ai entendu le sifflement sec. Un sifflement de vent qui passe. S'en est suivi un court malaise dans le bus. Une fraction de seconde, tous les corps ont bougé. Une seconde complète et l'odeur... Les corps ont bougé de nouveau, mais cette fois-ci les têtes se sont tournées. Puis Rose s'est tournée, elle aussi, rapidement dans ma direction comme pour me questionner du regard. La méprise était totale et efficace. Tous ont cru que j'avais lâché ce vent. La honte. Comme Jonas adolescent. La tête chaude et les joues rouges. Comme quand on se tape une crise monumentale d'urticaire.

Quand on sait que sentir, c'est goûter, autant dire qu'on a tous léché le cul de Rose, mais que tout le monde a cru lécher le cul de... moi. La honte.

*

À midi, Jonas ne se pouvait plus. Les démangeaisons, la fièvre, la confusion tant il avait le crâne recouvert de

bosses. Il délirait presque. La crise était violente. Il n'était capable d'aucun mouvement. Il pensait à Elle. Celle avec qui il avait rendez-vous à quinze heures. Il ne pourrait jamais se rendre à ce rendez-vous. Pas dans l'état où il était. S'il ne s'y rendait pas, il était sûr qu'il ne la reverrait jamais.

Quatorze heures trente. Jonas vomit. Le meilleur moment de sa journée. À cause de la poussée d'adrénaline. Comme si on lui en avait injecté une dose massive à l'aide d'un EpiPen. Il retrouva juste assez d'énergie et de contenance pour faire le numéro du café.

— ... Elle est très jolie et a des cheveux.

Le jeune homme du café, il était déjà quatorze heures cinquante, lui demanda de garder la ligne.

— Non, je ne veux pas lui parler... Je...

Jonas avait beau tenter de s'expliquer, il n'y avait plus personne au bout du fil. Le jeune homme était parti chercher celle qui s'était rendue. Au « Rendez-vous! », on se rend. Quand on rétablit la conversation, Jonas parlait encore, tout seul. Ce n'est pas la voix du jeune homme qu'il entendit.

— Jonas, ça va?

— Je suis malade.

— Qu'est-ce que tu as?

— D'énormes plaques rouges qui chauffent et qui démangent.

— De l'urticaire?

— Tu crois?

— Je ne sais pas.

— Je ne veux pas mourir.

— Je suis en voiture. Veux-tu que je passe te prendre?

— Euh...

— Je t'amène à l'urgence.

— J'arrive!

Il raccrocha avant qu'elle puisse lui demander son adresse. Elle ne savait pas qu'il habitait à deux pas. À peine eut-elle le temps de payer sa tisane qu'une rumeur traversa le café. Des cris venant de la rue. Elle s'approcha de la vitrine puis horrifiée, aperçut Jonas, sans pourtant le reconnaître. Il avait l'air tuméfié. Des Quincke aux deux yeux. On aurait dit Rocky Balboa dans sa célèbre scène.

— Adrienne! Adrienne!

Adrienne, la jolie femme qui a des cheveux, sortit en disant :

— Mon Dieu, Jonas, pourquoi ne t'es-tu pas rendu à l'hôpital plus tôt?

Puis en débarrant la portière du côté passager, elle dit à Jonas :

— Monte! Vite, monte!

Jonas monta en voiture. Adrienne prit le volant puis ils partirent en trombe pour l'hôpital.

*

Après quelques mois de cortisone et d'antihistaminiques, Jonas a fini par se remettre de sa crise, mais il n'est pas guéri pour autant. L'urticaire est toujours là qui guette et à l'occasion elle se manifeste. Pour sûr il n'y a pas eu d'ambivalence au premier rendez-vous. Le cocktail qu'il a dû prendre le menait directement au lit. Heureusement, Adrienne l'a raccompagné à sa sortie de l'urgence, l'a ramené chez lui et, vers vingt heures, lui a fait une bonne soupe.

Ça fait déjà trois ans qu'ils sont ensemble. Ils ont l'air heureux. On dit souvent que la beauté est dans les yeux de celui qui regarde. Est-ce que ça veut dire que la laideur est dans ceux de celui qui se sait regardé?

Chose certaine, Jonas vit toujours avec sa laideur en dedans de lui et quelquefois, pour rien, comme ça, elle sort. Ces jours-là, Adrienne lui coule un bain d'avoine.